

Vivre debout

RETRAÇANT LES ÉPREUVES D'UNE VIE VIOLENTÉE, LA SOCIOLOGUE JOHANNA SIMÉANT-GERMANOS NOUS PLONGE DANS UN PASSÉ QUI, LOIN D'ÊTRE PASSÉ, RÉSONNE ENCORE DOULOUREUSEMENT.

Michel Foucault, parmi ses nombreux projets et entreprises – que sa mort précoce l'empêcha de totalement mener à bien – avait envisagé une « *anthologie d'existences* », une collection de textes qui auraient eu pour titre frappant *La Vie des hommes infâmes*. Retracer ces vies « *obs-cures et infortunées* » susciterait alors en nous « *un certain effet mêlé de beauté et d'effroi* ». Il eut le temps de s'y essayer dans son *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*. Si Foucault n'est pas cité dans ces pages, nul doute cependant que Johanna Siméant-Germanos, professeure de science politique et sociologue, accepterait que l'on rapproche son travail de cette ambition. Le sous-titre est en effet « *Une enquête sur l'engagement, la violence et l'exil* » et l'homme au cœur de cette enquête, Youssef Sassi, est bien un antihéros héroïque, confronté à l'infamie que notre société réserve souvent à ses semblables.

Né en Tunisie, Youssef émigre et, en 1972, devient travailleur saisonnier agricole puis ouvrier dans le bâtiment. Marié à une Française, agrégée de lettres classiques, il milite, avec elle et une communauté d'amis, proche de groupuscules d'extrême gauche, de la CGT et du Parti communiste. Le 29 décembre 1978, à la suite d'une altercation à la gare Saint-Charles de Marseille, il est emmené au commissariat où il est frappé et même violé. Il porte plainte, des militants se mobilisent à ses côtés, mais la machine judiciaire est sans pitié : il est expulsé, se retrouve en Tunisie où il est de nouveau arrêté et torturé. Il parvient cependant à s'enfuir et, peu à peu, difficilement, s'invente une nouvelle existence en obtenant l'asile politique en Suède. Ce n'est là qu'un résumé rapide du *fil de la vie* de Youssef mais l'entreprise de Johanna Siméant-Germanos ne s'en tient pas, bien entendu, à un simple récit biographique. Cette œuvre (saluons par ailleurs la qualité du travail éditorial) est en fait composée de

NON AUX EXPULSIONS..
NON AUX VIOLENCES POLICIERES !
Youssef SASSI
NE DOIT PAS ÊTRE EXPULSÉ !



MEETING de SOUTIEN
MERCREDI 31 JANVIER 1979 à 20 h 30
SALLE DU GRES - MARTIGUES
ORGANISÉ PAR LE COMITÉ DE SOUTIEN DE MARTIGUES
soutenu localement par :
LE CERN, SUD-EST, ASEP, Parti Socialiste, PSE, LCR, PRT, PCML, PVR, UCF, NLU
Fédération Européenne, Groupe Femmes, Comité LARZEC
régionalement par :
Ligue des Droits de l'Homme (Gales), Mouvement d'Action Judiciaire, Comité de Soutien de Marseille
Collectif anti-expulsions de Salon et Riez

Affiches de soutien à Youssef Sassi, janvier et juin 1979.
Archives génériques

trois parties distinctes qui constituent à la fois son originalité et sa force.

La première partie, personnelle, explique comment ce projet est né puis a été mené à bien. Tout commence par un souvenir d'enfance : Johanna a 9 ans et Youssef est « *le compagnon d'une copine de (sa) mère* ». Ses parents s'indignent de ce qui lui est arrivé. « *Lors de son passage à tabac, on lui a rentré une matraque dans l'anus. Cela a été dit en ma présence, j'en suis sûr.* » Écrivant une thèse sur les sans-papiers, elle est au fait des violences policières qui perdurent, jusqu'à nos jours : un de ses doctorants en est victime et, en 2017, c'est « *l'affaire Théo* », jeune homme sodomisé par une matraque télescopique.

Des « individus dont la parole est jugée inaudible ».

Elle décide donc de se pencher sur ce qui est arrivé à Youssef, elle enquête, se plonge dans les archives, rencontre des témoins d'alors, parvient à retrouver Youssef en Suède et l'interroge longuement. La deuxième partie est narrative, « *expose dans un ordre chronologique les grandes scissions de l'histoire de Youssef* » et cite de longs extraits des entretiens. Ceux-ci sont fidèlement retranscrits – nous pensons alors à ceux que nous avons pu lire dans *La Misère du monde* de Bourdieu ou certains travaux de Stéphane Beaud – et, de ce fait, d'une lecture parfois malaisée, Youssef ayant perdu en partie sa connaissance de la langue française. La troisième partie, elle, a une « *vocation plus analytique* » : elle inscrit le cas de Youssef dans des problématiques plus globales, celles qu'annonce le sous-titre mais aussi, par exemple, la description, empathique et passionnante, de ce que furent, pour nombre de militants, ces années d'« *entre-deux-mai* » (1968-1981).

Il s'agit bien de se méfier de « *l'illusion*

(Foyers Sonacotra, contrôles racistes, expulsions...)

**Halte à la répression
contre les travailleurs immigrés
Non aux lois racistes
RETOUR IMMÉDIAT**

de **YOUSSEF SASSI**
Travailleur immigré tunisien, militant syndical CGT
expulsé de France le 28/6/79

Comité de soutien à Youssef Sassi, Paris
14, rue de Nanteuil 75015 Paris

Imprimerie spéciale

biographique », de ne pas céder à la tentation « populiste ou misérabiliste » en racontant les épreuves subies par Youssef mais bien de « déplier tous les mécanismes et contextes sociaux qui les avaient rendues possibles » – ou, pour le dire d'une manière plus métaphorique, décrire « l'arborescence de causalités et de mécanismes, dont il faut suivre les branches, les feuillages, les plis et les veines ». Ainsi peut-elle décrire la solitude, l'exploitation, l'insécurité juridique que doivent endurer ces immigrés, en outre condamnés au silence puisqu'ils sont censés être, leur a-t-on sermonné au départ, les « ambassadeurs de la Tunisie ». Elle dépeint les différentes formes que prit la lutte syndicale et politique, « chronophage » mais enthousiaste, dans cette « terre de mission » qu'étaient alors Marseille et les abords de l'étang de Berre. Elle analyse l'engagement, autour de Youssef, de ces « intellectuels de première génération », professeurs, éducateurs ou prêtres ouvriers, qui allèrent parfois jusqu'aux grèves de la faim pour défendre les sans-papiers. Elle s'intéresse ensuite à ceux que d'autres sociologues ont nommés les « gîbiens de police » – « étrangers, toxicomanes, délinquants, prostituées, homosexuels... » – « individus dont la parole est jugée inaudible » et donc victimes potentielles des bavures.

Laissons la parole à Youssef : « J'ai... (gros soupir) toujours j'ai essayé d'avoir mes droits. Sinon pourquoi je rentre dans le syndicat, pourquoi je rentre dans les partis politiques, pourquoi j'ai fait ça, j'ai fait ça, pourquoi je paie le prix très cher si je cherche pas mes droits moi-même ? » Aujourd'hui comme hier, il faut sans aucun doute payer « très cher » pour vivre dignement, conserver le « maintien de soi – et d'un soi combatif », puisque, pour beaucoup, comme l'écrivait Abdelmalek Sayad : « Exister, c'est exister politiquement ». Dans les dernières lignes, l'auteure précise qu'elle a achevé la première version de ce livre entre les deux tours des élections législatives de 2024, « à l'occasion desquelles se sont multipliées les violences et intimidations racistes », et elle conclut alors par une sorte d'hommage : « Face à ces dernières, je sais qu'il y eut des Youssef pour ne pas baisser les yeux ».

Thierry Cecilie

Youssef ou la fidélité à soi,
de Johanna Siméant-Germanos
Éditions Anamosa, 296 pages, 24 €

Radicalement moderne

ÉBAUCHE DE MALLARMÉ DÉCRIT LA MANIÈRE DONT LE POÈTE, JEUNE HOMME ENCORE INCONNU, EN VIENT À ÉLABORER SON RÊVE ESTHÉTIQUE, JUSQU'À INITIER L'UNE DES ŒUVRES LES PLUS ABSOLUES DU XIX^E SIÈCLE.

À propos de Mallarmé, l'on évoque souvent le mythe littéraire qu'il incarna, l'homme de lettres célèbre et célébré, celui-là même que Verlaine dépeint en poète maudit, ou encore celui dont Huysmans fit l'éloge dans *À rebours*. Il est plus rarement question des années difficiles néanmoins décisives que furent son enfance et sa jeunesse. C'est bien ce qui intéresse ici Jean-Jacques Gonzales, auteur d'un précédent livre sur Albert Camus, et également professeur de philosophie. Selon lui, Mallarmé aura constitué une poétique marquée par un legs littéraire dont il se détachera peu à peu, ses années de formation lui révéleront alors l'œuvre qu'il lui faudra créer. Il se consacrera de la sorte à une recherche poétique et esthétique, publiant ses premiers textes en revue, élaborant ses projets d'écriture théâtrale, ainsi que les motifs d'Hérodiade et du Faune en attesteront, annonçant aussi bien *Igitur*. De son enfance marquée par des deuils précoces, celui de sa mère puis de sa jeune sœur, il ressort d'emblée un fort désir de littérature et une vocation poétique très tôt entrevue. En vue de pouvoir s'y consacrer, il finira par choisir l'enseignement, sera nommé professeur d'anglais en 1863 au lycée de Tournon.

En intitulant son livre *Ébauche de Mallarmé*, l'auteur fait le portrait d'un tout jeune homme, récemment marié et père de famille, trouvant refuge dans une chambre, durant de longues nuits d'écriture et de rêverie. À peine âgé d'une vingtaine d'années, « exilé au cœur de l'exil », éloigné de ses amis avec qui il entretient une remarquable correspondance, le voici donc dans cette petite ville ardéchoise sur les bords du Rhône, ébauchant de 1863 à 1866, les grandes lignes d'une œuvre de grande ampleur, pourtant esquissée à l'ombre de tout regard. Pour préciser ces premiers tâtonnements, la correspondance se révèle précieuse. Autant de lettres adressées à ses amis, témoins et confidents de son angoisse, de son désespoir, mais

aussi d'un désir tenace de transfiguration. Ce que l'auteur définit comme une « première épiphanie du Néant ». La découverte de Baudelaire et de Poe, les modèles, l'un d'un idéal poétique, l'autre d'une manière d'y atteindre, aura été primordiale, au point d'en parodier le style. Selon Jean-Jacques Gonzales, s'opère aussi « une expérience corporelle de l'écriture ». Il dépeint ainsi l'atmosphère de ce bureau devenu « chambre du temps, chambre du secret, chambre noire » où le rêve mallarméen s'échafaude. La table de travail, les objets, comme la fiole d'encre et les feuilles de papier, tout tend à révéler l'aspect matériel et physique par lequel cette quête du langage prend forme. L'auteur note ainsi : « À certains instants, seul le chemin semble l'intéresser, qui lui permet de préciser ce que devra être le Poème. »

Patiemment, le rapport au langage propre à la manière mallarméenne se précise, de même que les exigences de plus en plus radicales du poète. Il renonce à ses projets d'écriture dramatique, pour revenir au poème, et « délivré de la béquille théâtrale, du parasitage de la scène, le vocable s'affranchit vers l'absolue poésie ». Cela même engage son écriture, vers un évidement, au plus près de la pure résonance verbale, délivrée de toute signification. Ainsi, confie-t-il dans une lettre : « J'ai été assez heureux la nuit dernière pour revoir mon poème dans sa nudité, et je veux tenter l'œuvre ce soir. Il m'est si difficile de m'isoler assez de la vie pour sentir, sans effort, les impressions extraterrestres et nécessairement harmonieuses, que je veux donner. » À la faveur de la publication de ses textes, Mallarmé accordera de plus en plus d'importance à la prise en compte de la typographie, affirmant par là même une conception cette fois ouvertement moderne du poème, loin des formes codifiées de ses premiers essais poétiques.

Emmanuelle Rodrigues

Ébauche de Mallarmé,
de Jean-Jacques Gonzales
Éditions Manucius, 116 pages, 12 €